

s'accomplissaient sur le lieu même du crime, préparer avec une si atroce habileté par Désiré Martin.

Et ce sont ces événements qu'il nous faut raconter, avant de continuer notre récit.

## V.

On n'a pas oublié, sans doute, que le docteur Robert Dauray, avait été appelé, en toute hâte, auprès du malheureux fils du jardinier, dont nous avons raconté l'amputation faite dans la journée même.

En arrivant au chevet du malade, Robert l'avait trouvé en proie à une fièvre terrible accompagnée de délire. C'est à peine si deux hommes vigoureux parvenaient à le maintenir dans son lit. D'un coup d'œil, le jeune docteur jugea le cas désespéré. Le tétanos menaçait, et, alors, tout était perdu !

Cependant, bien qu'il ne conservât aucun espoir de sauver le blessé, Robert prescrivit une ordonnance qu'on porta aussitôt chez le pharmacien, et resta là, pour l'administrer lui-même. Puis, il essaya de calmer la crise par des ablutions d'eau glacée sur les bandages qui entouraient la jambe. Cela réussit pour quelques instants, mais la crise allait revenir plus violente, au moment où l'on rapportait la potion ordonnée par Robert.

Il en fit prendre plusieurs cuillerées à l'agonisant dont les dents se serraient comme un étau, et qui, la face convulsée et rejeté en arrière, relevait le milieu du corps de façon à former un arc de cercle. Cela était horrible, effrayant. Le père et la mère remplissaient la petite pièce de leurs cris et du bruit de leurs sanglots, et quelques voisins, accourus pour prêter secours aux malheureux parents, ne pouvaient cacher leur émotion.

Robert comprenait que tout était fini ; mais pourtant il continuait de lutter contre les progrès du mal ; vains efforts ! Les crises se succédaient à plus court intervalle, devenaient plus longues et plus terribles. Il eût voulu se retirer, sachant d'avance qu'il serait vaincu par la mort ; mais la mère se traîna à ses pieds, les mains jointes, lui disant :

— Sauvez mon fils !

Et, par pitié pour cette douleur maternelle, il restait là, agissant de son mieux, sachant que tout serait inutile ! Enfin, une nouvelle crise se produisit. C'était la dernière.

Le corps se tordait dans des convulsions affreuses ; les dents grinçaient avec un bruit de lime mordant sur l'acier ; les yeux sortaient de leurs orbites ; le visage contracté par la tension de tous les muscles n'avait plus expression humaine. Cela était déchirant !

Enfin un spasme suprême souleva le corps qui sembla lancé par une décharge électrique, puis retomba inerte. C'était fini !

La mère s'était jetée sur le lit comme une folle. Le père restait immobile, hébété, presque sans larmes.

— Du courage ! lui dit le docteur Robert en lui serrant la main, et il sortit précipitamment.

— Je vais vous reconduire, docteur, fit un maçon, le nommé Godefroid, qui avait assisté à la catastrophe et avait hâte de fuir ce spectacle funèbre.

Et il suivit Robert.

— Eh bien, passons par le parc, lui répondit ce dernier. C'est le plus court. Nous traverserons la passerelle.

— Pauvre garçon ! soupira Godefroid, pendant qu'ils se dirigeaient vers la Marne ; voilà minuit qui sonne, et il ne verra pas lever le soleil, ce matin ! A son âge, c'est tout de même malheureux !

— Oui, répondit Robert, d'une voix sourde. La mort vient vite et frappe ceux qui ne l'appellent point, quand il en est pour qui elle serait une délivrance !

Et il passa la main sur son front. Il pensait à Jeanne, à Jean ne perdue pour lui ; au bonheur rêvé, dont la fuite torturait son cœur et lui faisait souhaiter de mourir. Ah ! il enviait ce pauvre garçon dont l'agonie avait été si épouvantable ! Pour lui, du moins, tout était fini ! Tandis que Robert se disait que son agonie commençait seulement, qu'elle serait longue et qu'il en savourerait tous les progrès et toutes les angoisses !

Tout à coup, un cri lointain, cri désespéré, fit tressaillir les deux hommes.

— Qu'est-ce que cela ? fit Godefroid inquiet.

— C'est un appel, un cri de mort ! répliqua Robert, tendant l'oreille, la pâleur au visage.

Il lui semblait que cette voix ne lui était pas inconnue, bien que défigurée par la distance et la terreur.

— Cela vient du côté de la passerelle ! ajouta Godefroid.

— Quelqu'un qu'on assassine ou qui se noie ! balbutia le docteur. Courons vite. Peut-être arriverons-nous à temps !

Et, sans attendre la réponse de son compagnon, il bondit en avant. Celui-ci le suivait, d'ailleurs, et tous deux arrivèrent sur le bord de la rivière.

— Mais la passerelle n'existe plus ! — s'écria brusquement le maçon. — La planche a disparue, ainsi que le chevallet... et tenez... en voici les débris qui flottent sur l'eau !

— Elle se sera écoroulé sous le poids d'un passant ! balbutia Robert ; et la Marne à englouti le malheureux !

Godefroid s'était agenouillé sur la berge, plongeait ses regards, comme s'il eût voulu arracher leur secret aux ondes noires qui coulaient avec un bruit sourd et lugubre.

— Écoutez ! fit Robert.

— Quoi ?

— Il me semble avoir entendu un clapotement particulier, comme celui produit par un corps qui se débat. Là ! là !

(A CONTINUER.)

Commencé le 13 Décembre 1883—No. 207.

**INFORMATIONS** — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er juillet 1880, et les files complètes (brochées) des années 1881, 1882 et 1883, aux conditions ci-haut mentionnées.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

**PREMIÈRE ANNÉE, 1880** — *Le Colporteur Bandit, La Duchesse de Nemours, Les deux Frères, Le Grand Vaincu, Le Percepteur de Marsey, Sauvé par un Violon, Souvenir d'un Juré, Conte Normand, Gauloiseries honnêtes*. — Les premiers numéros de cette année sont épuisés ; mais à l'exception des deux premiers ouvrages mentionnés, nous pouvons fournir tous les autres au complet.

**DEUXIÈME ANNÉE, 1881** — *Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exili l'Empoisonneur*. — Ce dernier roman se termine en 1882.

**TROISIÈME ANNÉE, 1882** — *Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exili l'Empoisonneur (suite et fin), La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

**QUATRIÈME ANNÉE, 1883** — *La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant (suite et fin), Les Dramas de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS.